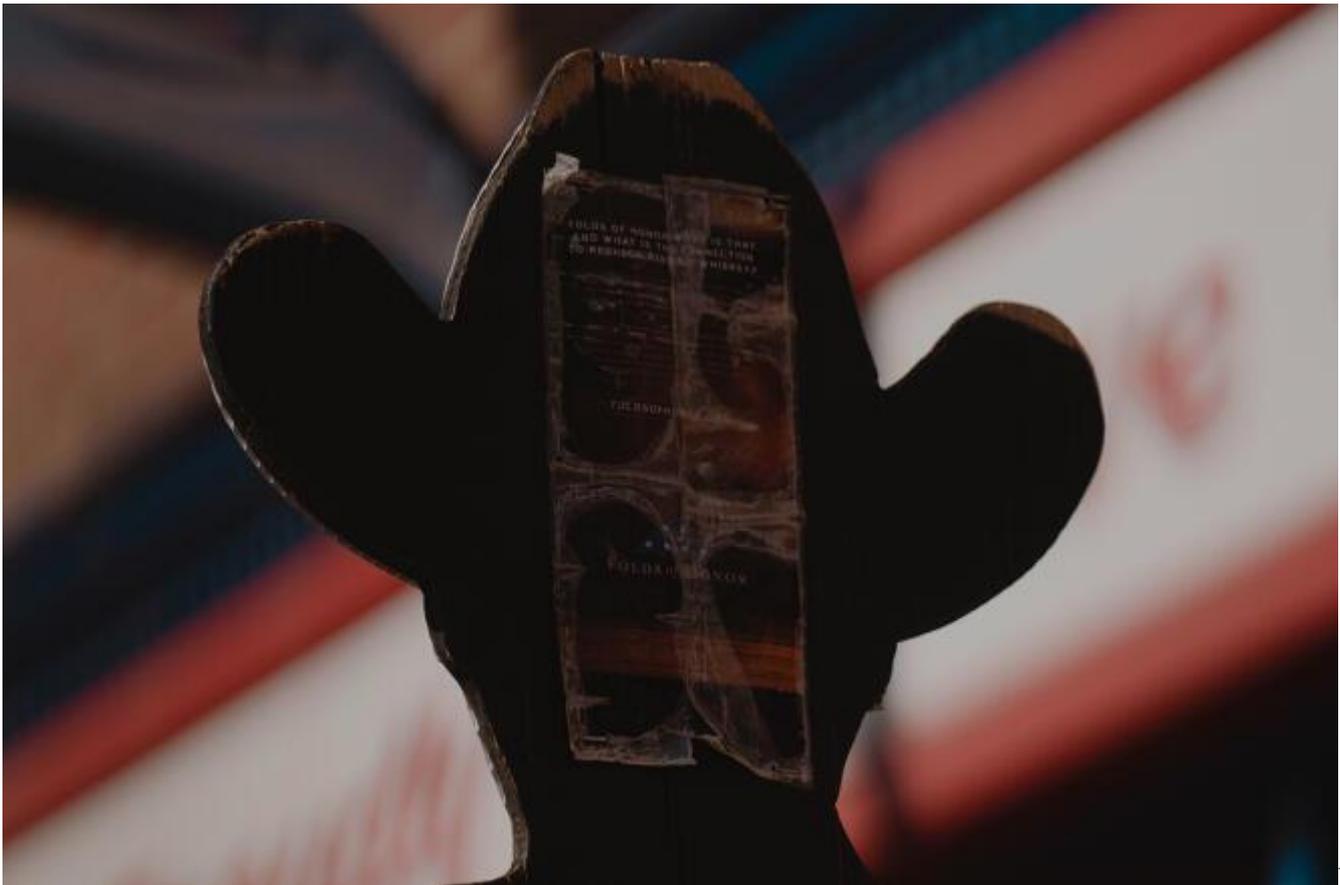


La country, invitée surprise de la campagne présidentielle américaine

Le genre musical, jusqu'ici aussi populaire que consensuel, n'est pas épargné par la fracture idéologique qui divise les Etats-Unis. Cet été, deux chansons aux références trumpistes et complotistes ont créé la polémique, tandis que l'étoile montante Maren Morris prenait ses distances avec un milieu jugé « toxique » et masculiniste.

Par [Gilles Paris](#), *Le Monde*, *M le Mag*, Publié le 10 novembre 2023



Dans

un bar de South Broadway, à Nashville (Etat du Tennessee), en octobre 2023. RYAN DEBOLSKI POUR « M LE MAGAZINE DU MONDE »

Tout y est : les couleurs vives des enseignes lumineuses, les éclats de musique qui s'échappent des honky tonks, ces bars où on joue live, formant une belle cacophonie, et l'exubérance des « *bachelorettes* », les célibataires venues en bande enterrer leur vie de jeune fille, dont la capitale du Tennessee, réputée sûre, est devenue le point de ralliement. La fête bat son plein sur South Broadway, à Nashville, surnommé aujourd'hui « NashVegas ». La clémence de l'automne autorise encore les shorts et les bras nus, au-dessus des bottes et sous les chapeaux de paille, ou les Stetson de bonne facture. Le port de la chemise à carreaux n'est pas déconseillé.

Des grappes joyeuses sillonnent le bout d'artère le plus bruyant de la ville à la force des mollets, juchées des deux côtés d'un bar ambulant muni de pédales. D'autres se sont perchés sur la plate-forme d'un party bus, ou encore sur une remorque tirée par un tracteur. Tout rappelle ici, à chaque instant, le statut unique de Nashville, celui de capitale de la musique country, qui compte des millions d'amateurs aux États-Unis et représente une de ses plus grandes fiertés culturelles.

Ce kitsch tapageur ne dit rien de la virulence des bourrasques qui se sont abattues tout l'été sur ceux qui disent chanter « *la vraie vie* » des « *vraies gens* ». « *Tout le monde n'a parlé que de ça* », confirme Marcus

K. Dowling, critique musical au *Tennessean*, sanglé dans une veste à franges, à propos de cette saison de controverses. « *La country est le miroir du pays et ce pays est actuellement profondément divisé. Tout le monde a bougé vers la droite, vers la gauche, et le centre s'est dépeuplé. C'est pareil dans la musique.* » À un an d'une élection présidentielle déjà sous tension, la guerre culturelle qui parcourt les États-Unis depuis des années a fini par rattraper la country. La radicalisation politique fait des émules parmi des artistes dont le public attend pourtant avant tout qu'ils chantent la fête, l'amitié et l'amour.



RYAN

DEBOLSKI POUR « M LE MAGAZINE DU MONDE »



Les enseignes lumineuses des honky-tonks, ces bars qui accueillent de la musique live, se succèdent sans discontinuer dans SoBro, au centre de la ville, aujourd'hui surnommée « Nashvegas », à Nashville (Etat du Tennessee), en octobre 2023. RYAN DEBOLSKI POUR « M LE MAGAZINE DU MONDE »

Le chanteur Jason Aldean, 45 ans, un poids lourd qui dispose d'un bar à son nom sur South Broadway occupant les trois étages d'un élégant bâtiment de brique rouge, a ouvert les hostilités le 14 juillet. Tout est parti de la diffusion d'une vidéo illustrant une de ses chansons, publiée dans une relative indifférence en mai. [*Try That in a Small Town*](#) (« *Essaie un peu de faire ça dans une petite ville* »), dénonçait les violences visant les citoyens ordinaires ou les forces de l'ordre et le mépris de la bannière étoilée.

L'émoi est venu du cadre choisi : le perron du tribunal du comté de Maury, dans la petite ville de Columbia, à une heure de route de Nashville. L'endroit a été le théâtre en 1927 du lynchage d'un jeune Noir, Henry Choate, accusé d'avoir agressé une jeune femme blanche, qui s'était pourtant montrée incapable de l'identifier formellement. Moins de vingt ans plus tard, en 1946, une des premières émeutes raciales de l'après-seconde guerre mondiale s'y est également déroulée, conséquence d'une altercation entre un commerçant blanc et un jeune Noir. L'avocat afro-américain Thurgood Marshall, qui défendait des accusés noirs – et qui allait marquer l'histoire en devenant, en 1967, le premier juge noir de la Cour suprême des États-Unis –, avait alors failli y subir le même sort. À Columbia, aucune plaque commémorative ne rappelle il est vrai ces heures sombres. « *On veut tous oublier ce passé* », avoue la sexagénaire chargée de l'accueil des visiteurs de passage, invités plutôt à découvrir à deux pas de là la demeure du onzième président des États-Unis, James K. Polk (1845-1849).



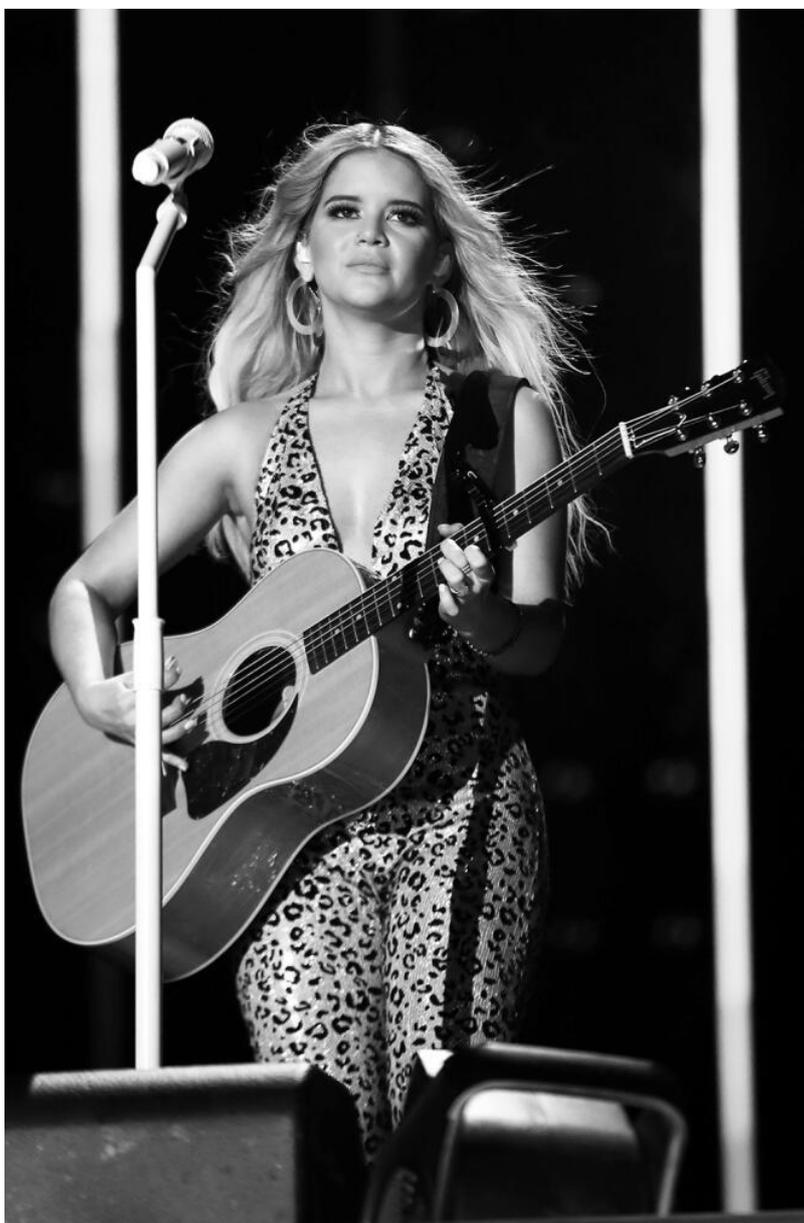
Le chanteur star Jason Aldean, auteur cet été du controversé « Try That in a Small Town », et sa femme Brittany, influenceuse trumpiste. A Nashville (Etat du Tennessee), le 14 novembre 2018. JASON MOORE / ZUMA WIRE / ALAMY LIVE NEWS

Jason Aldean a grandi à Macon, une agglomération de plus de cent cinquante mille habitants, en Géorgie. Il a gravi à toute vitesse les échelons dans son genre musical, après avoir écumé les concours du coin. Sommé de s'expliquer sur cette vidéo, il a dit tout ignorer du passé tragique de Columbia et assure n'avoir voulu célébrer que la force et la cohésion des petites communautés face à l'adversité. Il a pourtant inséré dans son clip des images de débordements attribués au mouvement Black Lives Matter après la mort de George Floyd aux mains de la police de Minneapolis, en 2020. Et il partage aussi les convictions très conservatrices de sa seconde épouse, Brittany Aldean, qui lui ont ouvert les plateaux de la chaîne Fox News.



Oliver Anthony était inconnu jusqu'à l'été dernier. Mais son morceau anti-élites « Rich Men North of Richmond », publié en août, a conquis des millions d'auditeurs, et crée une immense polémique. Ici à Nashville (Etat du Tennessee), en septembre 2023. AFF / ALAMY LIVE NEWS

Le monde de la country s'était à peine remis du choc qu'un parfait inconnu, Oliver Anthony, faisait irruption sur les plates-formes de téléchargement de musique le 8 août avec le titre [Rich Men North of Richmond](#), stigmatisant pêle-mêle le sort fait aux gens de peu par une élite installée manifestement à Washington et la gabegie d'un système social mis à mal par des profiteurs associés à mots couverts à la communauté afro-américaine. Une *protest song* conservatrice, donc, agrémentée d'une allusion aux théories du complot du mouvement QAnon, qui associe la direction du Parti démocrate à un réseau pédocriminel. La chanson s'est invitée le 24 août au premier débat télévisé des primaires présidentielles républicaines. Si Donald Trump a boudé ce rendez-vous, il a dit par ailleurs tout le bien qu'il pensait du morceau. Après-coup, le chanteur trentenaire à barbe rousse a pourtant soutenu vouloir dénoncer l'ensemble de la classe politique américaine, républicains compris.



Valeur montante du genre, la progressiste Marren Norris a rompu il y a quelques semaines avec le milieu de la country. A Nashville (Etat du Tennessee), en juin 2019. JUDY EDDY / WENN.COM

L'ultime coup d'éclat de cette saison de tumultes est venu d'une forte tête du camp adverse, Maren Morris, 33 ans, réputée pour ne pas taire ses idées progressistes et s'habiller comme bon lui semble. Née à Arlington, une petite ville du Texas, passée très jeune par le circuit des bars, elle a toujours « *revendiqué l'influence des femmes de la country comme celle de Beyoncé* », la « reine » du R & B, explique Marissa Moss, qui a consacré un livre aux chanteuses qui tentent de s'affranchir du conformisme en place (*Her Country*, Henry Holt & Company, 2022, non traduit).

Après s'être difficilement frayé un chemin dans un genre écrasé par la masculinité, la compositrice et interprète, aujourd'hui bardée de récompenses, a annoncé en septembre vouloir prendre ses distances avec une industrie jugée « *toxique* », contrôlée par un club de « *vieux garçons* » détenteurs d'un privilège n'existant nulle part ailleurs dans la musique américaine : celui de dire ce qui est country et ce qui ne l'est pas, notamment quand le style s'écarte trop du triptyque bagnoles-bières-beautés fatales.

Les artistes qui n'entrent pas dans ces cases très strictes, ou jugés trop innovants, sont rangés par défaut dans un autre genre musical, l'americana, qui est à la country ce que le cinéma indépendant est à Hollywood. La « *country NPR* » pour les mauvaises langues, du nom de la radio publique nationale, jugée bien-pensante par la droite.

Maren Morris, une jeune rebelle diabolisée

Lee Greenwood, musicien autrefois consensuel aujourd'hui consumé par le trumpisme, a réagi au départ de Maren Morris en prétendant qu'elle n'avait jamais rien compris à la country, notamment l'obligation, selon lui, de porter en bandoulière un patriotisme ne souffrant aucune critique. Un autre indocile célèbre, Johnny Cash a dû pester dans sa tombe : dans les années 1960, il avait dû menacer les stations de radio pour qu'elles diffusent [The Ballad of Ira Hayes](#), son hymne amer à un ancien héros amérindien de la bataille d'Iwo Jima, mort oublié de tous dans une misère totale.

En 2022, réagissant à des prises de position de Maren Morris en faveur des minorités sexuelles, l'incendiaire Tucker Carlson, alors influenceur en chef de Fox News, l'avait qualifiée de « *personne désaxée de la country* ». La chanteuse avait aussitôt fait imprimer et vendu des tee-shirts arborant l'insulte comme un titre de gloire. Les bénéfices étaient revenus à des bonnes œuvres progressistes.



Lee Greenwood, musicien autrefois consensuel, devenu un fervent soutien de Donald Trump, en concert à North Myrtle Beach (Etat de Caroline du Sud), en 2012. ALAMY

Cet été, les stars Jason Aldean et Oliver Anthony ont ravivé un vieux thème consubstantiel à la country : le clivage entre les villes et les villages, entre les métropoles sans valeurs morales et l'harmonie naturelle qui subsisterait dans l'Amérique profonde. Pour l'historienne de la musique Amanda Marie Martinez, cette ode à la campagne relève du mythe. Riche à millions, Jason Aldean ne fréquente guère les champs, pas plus que le rutilant tracteur qui trône au milieu du bar qui porte son nom.

Cette nostalgie était déjà présente dans l'hymne au grand air [Huntin', Fishin' and Lovin' Every Day](#), de Luke Bryan, sorti en 2015, un an avant l'élection de Donald Trump. « *Bryan murmure à un moment : "Fermez les yeux, c'est en vous"* », note l'historienne, alors que cette ruralité idéalisée est dans la réalité celle de la pauvreté, de l'abandon, et des ravages causés depuis une décennie par l'épidémie des opioïdes, au prix de la baisse de l'espérance de vie d'une population majoritairement blanche et non diplômée.

Mais les mythes ont pour principale qualité d'avoir la vie dure. Un illustre compositeur et interprète, Merle Haggard, avait tracé ce sillon bien avant Jason Aldean, en 1969, en pleine contestation contre la guerre du

Vietnam. Sa chanson [Okie from Muskogee](#) célébrait l'impavidité des habitants d'une petite ville de l'Oklahoma dont était originaire sa famille, des gens droits dans leurs bottes et fidèles au drapeau. Mais là où Merle Haggard jouait les pères tranquilles qui en ont vu d'autres, ses successeurs Jason Aldean et Oliver Anthony ont affiché une rage froide qui dit l'anxiété d'une Amérique blanche condamnée à devenir démographiquement minoritaire, une peur qui constitue l'un des moteurs du trumpisme.

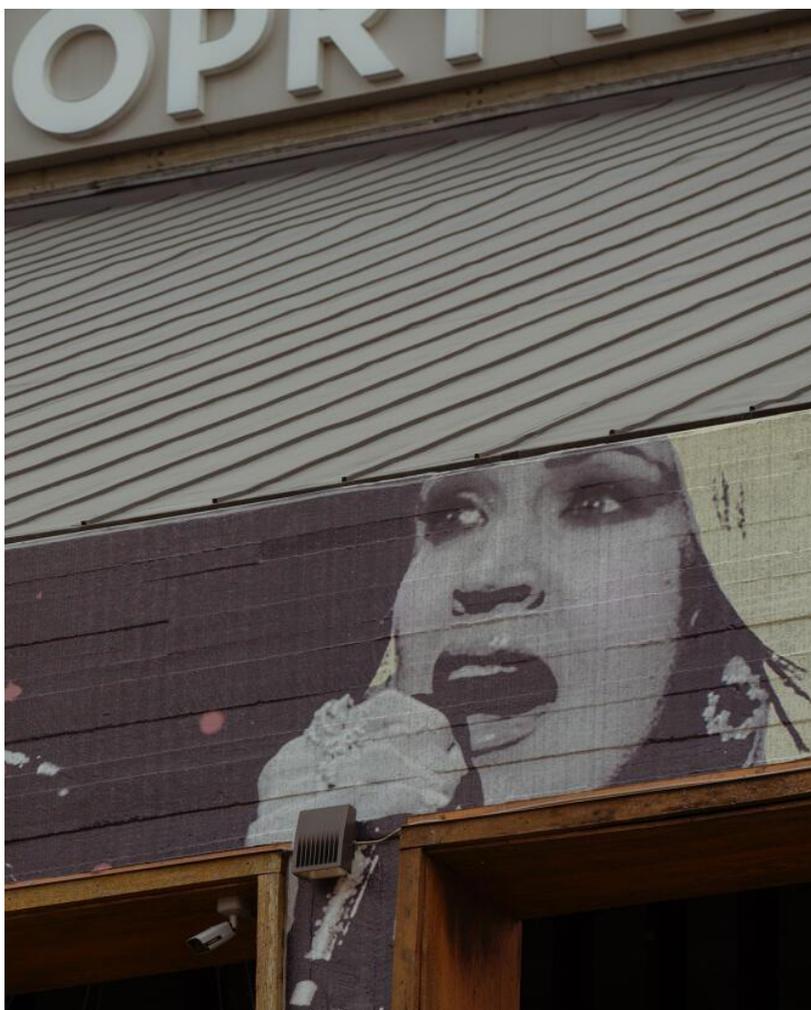
Cette polarisation extrême produit d'inattendus effets secondaires. Lorsque la chaîne de télévision dédiée à la country, CMT, a déprogrammé la vidéo de *Try That in a Small Town*, la réaction de la base conservatrice a été immédiate : les achats en ligne ont propulsé le titre en tête des classements. Un an plus tôt, un autre artiste avait déjà profité de ce type de mobilisation politique. Après avoir été filmé prononçant le « *N-word* » (« *nigga* »), le pire juron racial, proscrit aux États-Unis, Morgan Wallen, mauvais garçon adulé de la country, avait été sanctionné par sa maison de disques, qui avait suspendu son contrat « *pour une durée indéterminée* ». L'Academy of Country Music l'avait également écarté des listes de prix annuelles et il avait été banni des chaînes de radio et de télévision. Quelques mois plus tard, les « censeurs » étaient désavoués et l'artiste solidement installé des semaines durant au sommet des *charts*.

Nashville, ville démocrate dans un Etat trumpiste

La guerre culturelle fait d'autant plus rage à Nashville que la capitale du Tennessee est un îlot « *bleu* », démocrate, comme c'est le cas de l'écrasante majorité des villes américaines, au milieu d'un État « *rouge* », républicain, devenu écarlate avec le mandat de Donald Trump. Viscéralement opposé à l'avortement et à l'encadrement des armes à feu, le gouverneur du Tennessee, Bill Lee, n'a reconnu l'élection de Joe Biden qu'après la certification mouvementée des résultats de la présidentielle, dans la nuit qui a suivi l'assaut avorté contre le Capitole, à Washington, le 6 janvier 2021. Aux dernières élections municipales à Nashville, en septembre, gagnées par le démocrate Freddie O'Connell, une personne transgenre l'a emporté dans un district de la ville – une première dans l'histoire de l'État.

Réélu pour un second mandat en novembre 2022 (le controversé Morgan Wallen a chanté lors de sa cérémonie d'investiture), le gouverneur Bill Lee, lui, a promulgué en mars une loi interdisant aux mineurs les spectacles de drag-queens. Il a été applaudi par la très conservatrice Brittany Aldean, l'épouse de Jason Aldean, aussitôt moquée par l'affranchie Maren Morris. Quelques jours plus tard, cette dernière rejoignait l'aile progressiste de la scène artistique de Nashville lors d'un concert de soutien aux minorités sexuelles, intitulé *Love Rising*. « *J'étais dans les coulisses avec mon fils de 3 ans en compagnie de drag-queens, alors Tennessee, viens m'arrêter, bordel !* », osait sur scène Maren Morris.

Ces éclats de voix jurent avec l'image qu'aime donner d'elle-même une country music tout juste centenaire, si on prend en compte son premier succès commercial, enregistré à Atlanta en juin 1923 par le violoniste Fiddlin' John Carson. Pour prendre la mesure de cette image policée, il faut se rendre dans l'un des saints des saints de Nashville, la salle de concerts de belle taille qui abrite chaque samedi soir depuis 1925 l'une des plus vieilles émissions de radio des États-Unis, le « [Grand Ole Opry](#) ». Sa diffusion n'a connu qu'une exception, le jour de la mort de Martin Luther King, en 1968, alors que Nashville était sous couvre-feu. La décision avait été prise, alors, de repasser un enregistrement précédent.



La façade de la salle de concerts où se déroule le « Grand Ole Opry », la plus ancienne émission de radio diffusée aux États-Unis, consacrée depuis 1925 à la musique country. A Nashville (Etat du Tennessee), en octobre 2023. RYAN DEBOLSKI POUR « M LE MAGAZINE DU MONDE »

Sur place, on perd rapidement le compte des mentions par la guide de la salle du mot « *famille* », que constitue selon elle les invités du « Grand Ole Opry », choisis par un cénacle réduit. Les heureux élus sont invariablement terrassés par l'émotion à l'annonce de cette quasi-béatification. Les larmes sont appréciées.

Le lieu est marqué par l'histoire. Quelques mois seulement avant son départ sans gloire de la Maison Blanche, en 1974, lesté par le scandale des écoutes illégales du Watergate, Richard Nixon avait été reçu comme si de rien n'était sur la scène du « Grand Ole Opry », devenant l'unique président à y avoir jamais chanté. Il s'adressait là aux électeurs visés par la « *southern strategy* » républicaine mise en œuvre quelques années plus tôt. Il s'agissait de faire basculer dans le camp conservateur les États contrôlés par les démocrates du Sud, ségrégationnistes et révoltés par le choix de Lyndon B. Johnson (décédé un an plus tôt) d'embrasser la lutte pour les droits civiques.

La mainmise de la nébuleuse Music Row

À Nashville, la country est contrôlée par Music Row, qui désigne à la fois une institution tentaculaire et un peu mystérieuse, installée sur la XVIIe Avenue, et un quartier. Les principaux studios et les bataillons de producteurs y sont concentrés, tout comme la Country Music Association, gardienne du temple du genre depuis 1958. Music Row est réputé pour son conservatisme artistique, qui fournit un terrain propice au conservatisme politique. « *Ce sont quatre cents, cinq cents personnes qui travaillent et vivent tout autour d'ici* », dit tout sourire, les bras largement ouverts, le journaliste Marcus K. Dowling, qui a donné rendez-vous au café The Well, à deux pas de Music Row. Les noms de studios de légende s'égrainent le long de ces artères du centre. « *Composez ivre, roulez sobre* », conseille une banderole. « *Cette ville est impitoyable,*

observe-t-il, elle voit en permanence se succéder des tonnes de jeunes artistes qui vont tout donner pour arriver au sommet, sans jamais y parvenir. Pour réussir ici, il faut être très très très bon. »



A Nashville, les studios les plus prestigieux sont tous implantés dans les quelques rues composant le quartier de Music Row. RYAN DEBOLSKI POUR « M LE MAGAZINE DU MONDE »

Il faut surtout se fondre dans un moule assez strict qui infirme cette vision d'une sorte de darwinisme artistique. Music Row est réputé pour répéter les recettes qui marchent. Et l'institution s'appuie sur une autre particularité qui renforce cette uniformisation : une loi, votée en 1996, pendant le mandat du démocrate Bill Clinton, ayant pour objectif de déréguler le secteur des télécommunications. Mais au lieu de favoriser la diversité, comme le proclamaient ses thuriféraires, elle a au contraire ouvert la voie à une cartellisation des ondes et à l'émergence d'une poignée de mastodontes contrôlant des centaines de stations locales. Le poids de la publicité a encore plus verrouillé l'ensemble.

« L'industrie part du principe que le public est composé majoritairement de femmes, décisionnaires pour les achats courants, et que ces femmes ne veulent entendre que des beaux garçons chantant des histoires d'amour », ajoute l'historienne Amanda Marie Martinez. La standardisation des programmes à laquelle cette situation a abouti explique pourquoi on peut traverser le pays en écoutant peu ou prou les mêmes artistes country sélectionnés en amont par Music Row, à Nashville. Ces radios respectent également une règle d'or : celle de ne jamais diffuser deux titres chantés par des femmes à la suite, les auditeurs y étant prétendument hostiles.



Au Country Music Hall of Fame and Museum, le tableau « The Sources of Country Music », de Thomas Hart Benton (1975), raconte les débuts du genre, né de la rencontre du banjo et du violon. RYAN DEBOLSKI POUR « M LE MAGAZINE DU MONDE »

Exister en dehors de cet écosystème relève de la gageure. Une universitaire canadienne, Jada Watson, s'est penchée sur les chiffres. « *Ils sont sans appel*, déplore-t-elle, *et la situation ne fait que de se dégrader.* » Depuis l'année 2000, la part des femmes parmi les chansons diffusées sur ces radios est passée de 33 % à 11 %. Quant aux chanteuses afro-américaines, elles ne comptent que pour 0,03 % du total... Ces données et les tensions liées à la guerre culturelle en cours ravivent de vieilles plaies, à commencer par l'origine peu glorieuse du genre, dont les racines constituent le thème d'une toile du peintre Thomas Hart Benton, installée au Hall of Fame. Sur cette toile, on peut voir le banjo légué par les anciens esclaves afro-américains allié au violon venu des îles britanniques dans un élan de métissage culturel. Pourtant, à l'époque de la ségrégation, l'industrie musicale décidera de séparer la musique blanche (étiquetée « *hillbilly* » puis nommée « *country* ») de la « *race music* », noire.

Pour une Dolly Parton, tant de femmes oubliées

Des femmes peuvent certes être célébrées par la country. Mais pour une Dolly Parton, 77 ans, virtuose pour éviter les polémiques, qui n'hésite pas à se présenter comme un « *animal de foire qui a besoin d'un entretien continu* », en référence à ses nombreux recours à la chirurgie esthétique, combien d'artistes broyées par Music Row ? L'histoire est jonchée de chansons jugées trop progressistes, dont l'audace a effrayé nombre de stations de radio, comme [le plaidoyer pour la contraception de Loretta Lynn \(*The Pill*\)](#), en 1975.



Les rues de Nashville, capitale de la country. RYAN DEBOLSKI POUR « M LE MAGAZINE DU MONDE »

En 2014, la country music s'identifiait à un nouvel avatar, la « bro-country », inspirée par les codes culturels du hip-hop, plaqués sur une country ouvertement pop. Elle célébrait un hédonisme masculin, incarné par des gaillards pétants de santé, et où les filles étaient réduites à plaire et à monter à l'arrière des *pick-up trucks*. Le duo Florida Georgia Line avait ouvert la voie avec son titre [Cruise](#). D'autres espoirs, dont Luke Bryan et Jason Aldean, s'y étaient engouffrés.

À la même période, un autre espoir, Kacey Musgraves, alors âgée de 24 ans, donnait sa propre version de la petite ville mythifiée par la country, avec la chanson douce-amère [Merry Go 'Round](#), chronique désabusée d'une vie d'ennui et de conformisme sentimental. Le succès avait été au rendez-vous sans que l'institution ne donne jamais sa bénédiction à la jeune femme longiligne, issue d'une communauté rurale du Texas réputée pour son festival de la patate douce. Sa riche collection de récompenses n'a pas empêché la National Academy of Recording Arts and Sciences, qui décerne les Grammys, de juger en 2021 que l'album de Kacey Musgraves n'était pas assez country pour figurer parmi les finalistes de l'année. À l'inverse, quand Luke Combs, star blanche à chemise à carreaux, reprend, plus de trente ans après, la chanson [Fast Car](#) de l'Afro-Américaine Tracy Chapman, alors classée folk, il obtient sans problème le label convoité.

La transition profonde de la country

Le paradoxe est que ce genre musical n'a cessé de s'adapter et de se nourrir d'influences musicales tout au long du siècle écoulé. « *C'est ce qui fait qu'elle a enterré le rock'n'roll, comme elle pourrait enterrer le hip-hop* », s'enthousiasme le critique Marcus K. Dowling. Dès 2011, Jason Aldean, toujours lui, rappe sans encourir la moindre sanction malgré son incartade stylistique, dans la chanson *Dirt Road Anthem*, hymne aux chemins de terre et aux fêtes organisées au milieu de nulle part. L'authenticité country, en 2023, est incarnée par un ancien rappeur, Jelly Roll, 180 kilos, ex-taulard, ex-drogué, tatoué sur tout le visage et dont la femme influenceuse, Bunnie XO, était anciennement escort-girl.



L'imagerie du cow-boy et de l'Ouest sauvage a la vie dure. RYAN DEBOLSKI POUR « M LE MAGAZINE DU MONDE »

Lorsque Breland, un Afro-Américain qui produit ses propres chansons, entonne [*My Truck*](#), en parlant de son pick-up haut perché sur ses jantes, c'est également en rappant. Cette évolution qui n'a longtemps profité qu'aux *insiders* sera peut-être accélérée par la disparition jugée inéluctable du verrou des radios, sous les assauts des plates-formes de téléchargement. « *C'est ce qui finira par emporter Music Row* », prédit Marissa Moss, la biographe des rebelles. Ainsi, le tumulte de la crispation identitaire de l'été, reflet d'une Amérique en crise de nerfs, masque peut-être des transitions plus profondes.

L'insoumise Maren Morris s'est lassée d'attendre des gardiens du temple de Nashville qu'ils se montrent plus soucieux de diversité. Mais elle s'est sentie assez puissante pour claquer la porte de cet écosystème, sur les traces d'une Taylor Swift qui y a débuté avant de le fuir, pour écraser désormais la scène musicale américaine. Dans ces brèches s'engouffreront peut-être ceux qui changeront une nouvelle fois la country. À leurs conditions.

The Memo: The politicization of Taylor Swift

BY [NIALL STANAGE](#) – *The Hill*, 01/31/24

A presidential race likely to be fought between two old men could be shaken up by the nation's most famous 34-year-old woman.

Taylor Swift's astronomical popularity and her willingness to speak up on political issues could make her a significant player in the 2024 race.

The New York Times reported Monday that President Biden's reelection team is actively seeking Swift's endorsement. The musician's backing could go some way to boosting enthusiasm for the 81-year-old Biden, especially among young voters.

Meanwhile, conservative annoyance is rising, fueled by some combination of Swift's perceived social liberalism, her past criticisms of former President Trump, her outspokenness about gender-related double standards and her cultural ubiquity.

This conservative ire now burns hot enough to fuel conspiracy theories that are far unmoored from reality. Swift's romance with Travis Kelce, tight end of the Kansas City Chiefs, has driven the right to new heights of apoplexy as the Super Bowl looms. Kelce's Chiefs will be pitted against the San Francisco 49ers on Feb. 11. Vivek Ramaswamy, the former presidential candidate, is among those who are implying that the Super Bowl is rigged to give Swift more prominence for an eventual Biden endorsement.

"I wonder who's going to win the Super Bowl next month," Ramaswamy wrote Monday on social media. "And I wonder if there's a major presidential endorsement coming from an artificially culturally propped-up couple this fall."

There is no evidence the Super Bowl is rigged. There is also no evidence that Swift — whose "Eras" tour is the first in history to gross more than \$1 billion — requires any more prominence than she has already earned for herself.

"Conservatives used to talk about Trump Derangement Syndrome, and now I think we have Taylor Derangement Syndrome," Chris Willman, senior music writer and chief music critic at *Variety*, told this column.

"It's a real thing. People think she is destroying the NFL and the U.S. government at the same time — quite an accomplishment," Willman added dryly.

There's no mistaking the feverishness of the anti-Swift sentiment on the right in recent days.

Newsmax host Greg Kelly complained of "idolatry" toward Swift from her fans, adding, "If you look it up in the Bible, it's a sin."

One America News host Alison Steinberg suggested Swift is being "owned by [George] Soros," a longtime hate figure on the right because of his support for liberal causes.

Somewhat more mildly, Fox News's Jeanine Pirro on Monday during an appearance on "The Five" urged Swift not to "get involved in politics" because of its capacity to "alienate your fans."

There is not much evidence to suggest Swift will heed such advice.

Her first notable political intervention came in 2018, when she endorsed Democratic Senate candidate Phil Bredesen in his unsuccessful bid to unseat Sen. Marsha Blackburn (R-Tenn.).

In an emotional video apparently filmed in the lead-up to that decision, Swift is seen arguing with her father about why she feels it's imperative for her to speak up.

"I need to be on the right side of history, and if [Bredesen] doesn't win, then at least I tried," Swift says.

Citing specifics of Blackburn's record ("she votes against fair pay for women") and contending the senator supports homophobic positions, Swift adds, "It's really basic human rights, and it's right and wrong at this point."

Part of Swift's political potency is simply her huge popularity. But her mainstream image also makes it harder for those who dislike her views to dismiss or marginalize her.

"Ever since she has become famous, she has been painted as 'America's Sweetheart' or the girl next door," said Katherine Jeng, a junior at Rice University who teaches a course at the college titled, "Miss Americana: The Evolution and Lyrics of Taylor Swift."

Jeng posited that some of the ferocity of the right-wing criticism of Swift could stem from the fact that "she has been breaking the mold from that, especially with her willingness to speak out on politics."

Beyond speaking out on explicitly partisan issues, the mere fact of Swift's success as a female solo artist has sometimes been political in the broadest sense.

As far back as early 2016, accepting her Grammy for Album of the Year for "1989," Swift addressed "all the young women out there" for whom "there are going to be people along the way who will try to undercut your success or take credit for your accomplishments or your fame."

But "you will know that it was you," she added.

During the years when Trump was in the White House, Swift was apparently unpopular in the building itself.

A former member of the Trump administration, Olivia Troye, later said that a colleague asked her if she was "trying to get fired" by blasting Swift's music from her office. When Troye expressed confusion, the colleague allegedly said of Swift, "I don't think she's a fan of Trump's."

Some observers suggest that, if Swift does get involved in this year's election, her influence on female voters could be especially strong.

"In this new post-Dobbs era, someone like Taylor Swift has the potential to motivate a group of politically unengaged women around the issue of women's reproductive rights," said Shirli Brautbar, a history professor at Nevada State University. "Her advocacy could convince them to become more involved as voters and could make enough of a difference to sway the outcome. This could be an important factor for both her younger and older fans."

Peter La Chappelle, the author of "I'd Fight the World: A Political History of Old-Time, Hillbilly and Country Music," suggested that part of Swift's political relevance lay in her capacity to raise awareness of political issues among people who are not otherwise following every twist and turn.

"She can appeal among people who are probably less up to date on current events," La Chappelle, who is also a professor at Nevada State, said. "She can bring visibility to issues in a way that they might think are important."

The most tangible measure of Swift's appeal, from a political standpoint, came last September when she urged her Instagram followers to register to vote.

The nonpartisan website to which she directed her followers, Vote.org, clocked more than twice as many registrations from 18-year-olds than it had done on the previous National Voter Registration Day. Swift has not tipped her hand as to whether she will indeed make any endorsement in this year's presidential election.

Given her famous tweet of May 2020 accusing Trump of "stoking the fires of white supremacy" around the time of the murder of George Floyd — and promising "we will vote you out in November" — there's not much suspense around which side she would come down on if she endorses.

Unlike most other celebrities, she could actually make a difference.

“She has become the one singular entertainer that does have this kind of sway over many millions of people,” said Willman.

Beyoncé Becomes First Black Woman to Top Billboard Country Chart

Her single “Texas Hold ’Em” debuted atop the country songs chart after its release during the Super Bowl.

By [Christopher Kuo](#)

Feb. 21, 2024

Beyoncé’s new country single “Texas Hold ’Em” reached No. 1 on the Billboard country songs chart this week, making her the first Black female artist to hold the top spot.

Beyoncé’s other single, “16 Carriages,” released simultaneously on Feb. 11, also debuted at No. 9 on the Billboard country chart. The songs reached No. 2 and No. 38 on the Billboard Hot 100. “Texas Hold ’Em” has already drawn more than 19 million streams, and “16 Carriages” has 10.3 million streams.

Historically, Black artists have struggled to gain recognition in the genre of country music, a field often dominated by white male singers. But the sudden success of Beyoncé’s country singles comes at a time when Black women have started to receive acclaim within that realm. At last year’s Country Music Awards, Tracy Chapman won [song of the year](#) for “Fast Car,” which topped country charts three decades after it was released, thanks to a cover by Luke Combs. Black female country artists like [Mickey Guyton](#) and Brittney Spencer have also [gained popularity in recent years](#).

Beyoncé is the first woman to top both the Hot Country Songs chart and the Hot R&B/Hip-Hop Songs chart since they were established in 1958, [according to Billboard](#). Both Beyoncé singles are part of her upcoming album, a country-themed follow-up to “Renaissance,” which she referred to as “Act II.” The full album, announced during a Verizon ad that aired during the Super Bowl, [is expected to be released](#) March 29.

Beyoncé's new country songs salute the genre's Black cultural roots

Houston native Beyoncé has always repped her country roots. Will her forthcoming 'Act II' redefine what country music means?

By [Janay Kingsberry](#), The Washington Post, February 12, 2024



Beyoncé watches as her husband, Jay-Z, accepts the Dr. Dre Global Impact Award at the 2024 Grammy Awards. (Kevin Mazur/Getty Images)

If you were surprised by the two country-infused songs Beyoncé dropped on Sunday night, hold your horses — this isn't her first rodeo.

In fact, fans have long speculated that such a genre-shifting project from the pop icon was imminent: There was the custom Louis Vuitton fit she wore to the Grammys last week — complete with a ribbon tie, a studded leather jacket and a matching skirt, plus a Stetson cowboy hat. A source told Variety in 2022 that Beyoncé had recorded “country-leaning tracks.” Not to mention the Houston native has always repped her country roots: with her lyrics (“I’m goin’ back to the South/ ... Where my roots ain’t watered down”), her past performances with artists such as Sugarland and the Chicks, her rodeo appearances and her western aesthetics in her Ivy Park clothing line. (“The Houston Rodeo is a gumbo of family, connection, delicious food and eclectic genres of music,” she said of the latter project’s inspiration.)

After teasing new music in a Verizon ad that aired during Super Bowl LVIII on Sunday, Beyoncé has dropped two fast-charting country- and Americana-inspired hits, “Texas Hold ’Em” and “16 Carriages.” The singles are the first releases of her long-anticipated “Act II” project, debuting March 29 as a follow-up to her acclaimed Act I “Renaissance” album from 2022.

“Texas Hold ‘Em” is a beat-stomping, banjo-heavy track likely to inspire a new TikTok dance trend as Beyoncé sings, “It’s a real-life boogie and a real-life hoedown.” Meanwhile, “16 Carriages,” a soaring, intimate ballad about Beyoncé’s childhood, features steel guitar and a powerful organ that nod to Southern gospel influences.



Beyoncé arrives on horseback to perform for her hometown crowd at the Houston Livestock Show and Rodeo in 2004. (Frank Micelotta/Getty Images)

Fans and music experts say the two releases further confirm rumors that “Act II” will be a full-length country album — and will herald another culture-shifting event in music.

“I anticipate that this album is going to take us in a direction that both refines and redefines what country is and takes country up to another level,” said Alice Randall, a songwriter, author and professor of African American and diaspora studies at Vanderbilt University. “That it deconstructs and reconstructs country. That is what modern sounds in country and western do.”

Randall pointed to the impact of Beyoncé’s first country song, “Daddy Lessons,” a twangy single that many critics regarded as one of the best tracks on the star’s 2016 “Lemonade” album. In a historic and widely shared moment at the Country Music Awards, Beyoncé performed the song with the Chicks, who later released their own cover. And it is credited for influencing the “Yeehaw Agenda,” an internet movement to reclaim Black cowboy culture through music and fashion.

But “Daddy Lessons” also exposed the deep divides that still roil the country music industry. There was an outcry from some country music fans who thought the song didn’t belong in the genre. And the Recording Academy seemingly agreed, rejecting the song from consideration in the country music categories at the Grammys. The events echo the barriers Black artists have often faced in the genre’s more than 100-year history — from Ray Charles to Lil Nas X.

Darius Rucker, a Grammy-winning country singer with 10 No. 1 hit songs, has often recounted the resistance he met after stepping out solo from rock band Hootie & the Blowfish to pursue country music. “When I started doing the radio stations and stuff, I had people say to me, to my face, ‘My audience would never accept a Black country singer,’” Rucker told ET Canada in an interview last year.

But Black artists have long influenced the genre — starting with the banjo.

Musicologists speculate that the precursor to the plucked string instrument originated in Africa and arrived on American shores during the 17th century with enslaved people taken from West and Central Africa. “As I understand Black country music, it goes back to the arrival of the first Black child to an enslaved African woman in these Americas,” said Randall, whose upcoming book, “My Black Country,” chronicles the Black influence in country music’s past, present and future.

In her book, she examines the unsung roles of Louis Armstrong and Lil Hardin Armstrong on Jimmie Rodgers's "Blue Yodel #9," which scholars consider one of the most influential country songs of all time; spotlights Florence (Givens) Joplin as a lost foremother of the genre; and recounts modern-day contributions from the likes of Beyoncé, whose work has long echoed a commitment to honoring and drawing upon music legends and Black history.

Share this article No subscription required to read Share

In "Texas Hold 'Em," for instance, Beyoncé features acclaimed Grammy- and Pulitzer Prize-winning [musician Rhiannon Giddens](#) on the banjo and viola. The Greensboro, N.C., native is considered an icon in folk music and has dedicated her work to honoring unsung heroes in American musical history.

A viral [post](#) on social media, published hours after Beyoncé's release, shined a light on Giddens's advocacy. "This whole album is going to be like a class on the roots of country music," one user replied.

Indeed, just as she [recognized Black queer and ballroom culture](#) with "Renaissance," Randall suspects a potential country music album from the singer will highlight Black artistry in the genre.

"She's a true cultural curator," Randall said. "Even going back to 'Lemonade,' and 'Daddy Lessons,' many people forget that a significant portion of cowboys were people of color. Beyoncé's album and video helped some people remember that or provoked them to learning that."



Cowboys prepare to race at a state fair in Bonham, Tex., circa 1913. (Universal History Archive/Getty Images)

In doing so, Randall said, Beyoncé is spotlighting and building on a profound tradition — a path that the scholar believes was first forged by Ray Charles.

"To me, one of the greatest albums in the history of country music is Ray Charles's 'Modern Sounds in Country and Western Music,'" Randall said. Charles's music experimented with jazz, gospel, and rhythm and blues before he released the acclaimed country album in 1962.

“I think that Beyoncé’s album is a similar kind of moment,” she said. “She is going to do with this new album what Ray Charles did with [his album]. And I think she’s going to take it even further if the things she’s already done in country is any indication.”

But Randall is wary about the reception Beyoncé may face, noting that “Ray Charles didn’t get those flowers initially.”

“I hope the country music establishment embraces this album and Beyoncé’s presence as we should have embraced Ray Charles from the beginning,” she said. (Charles wasn’t inducted into the Country Music Hall of Fame until 2022 — though critics have often cited his work for reviving and introducing the genre to new listeners.)

“I hope that Beyoncé gets the welcome Ray Charles didn’t get.”